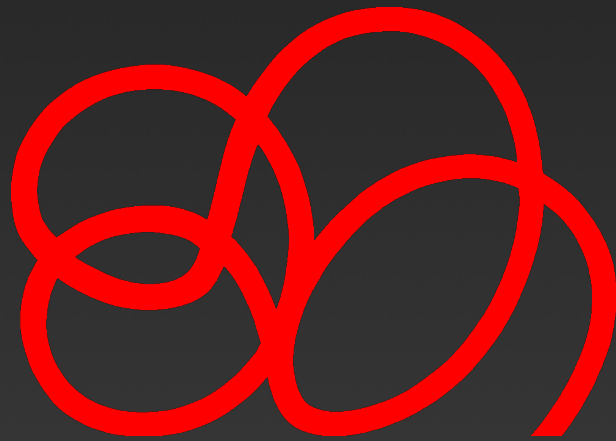
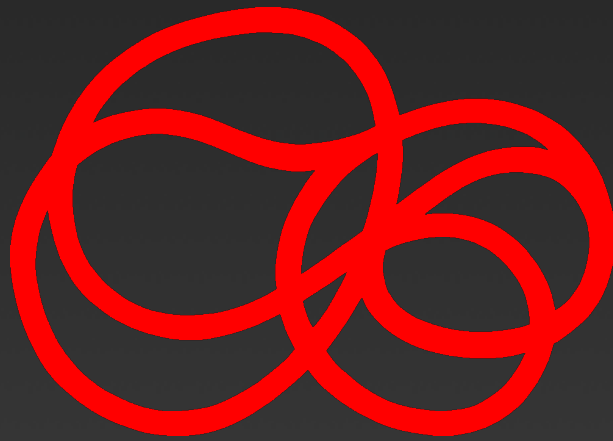


Dominique Petitjean



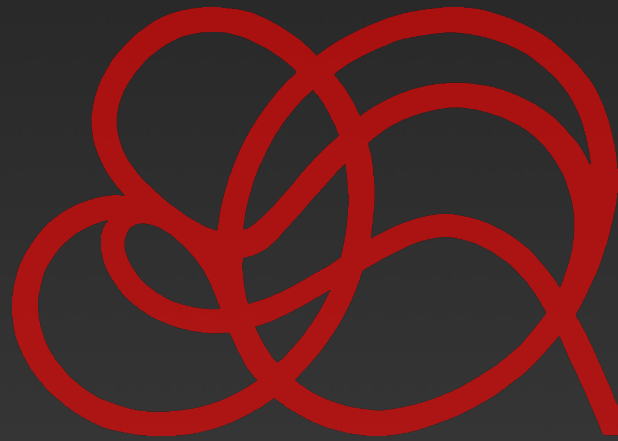
Mon âme



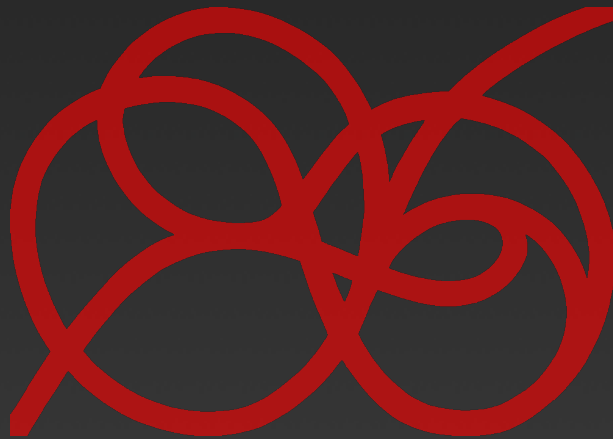
Une folle histoire du vide créateur,

septièmement :

*Retour de mon âme
sur son impossible franchissement
de la barrière du langage.*



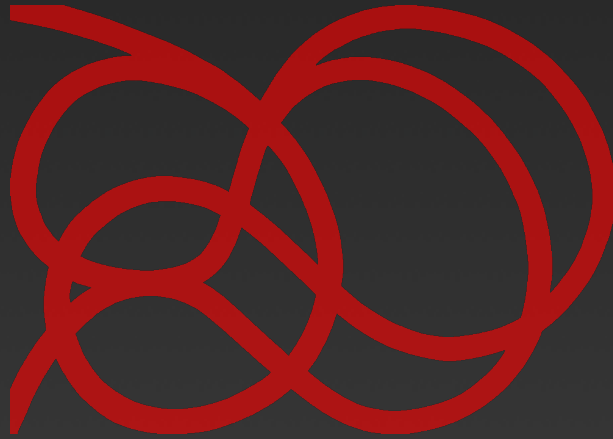
Mon âme



DU copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant je ne me souviens ni du prénom, ni du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami, je te branle dès que tu me branles et vient que c'est toujours toi, le mouvement d'inflexion de mon corps décidant de mon sort, qui m'empoigne et me bascule et, slip et pantalon rabaisés sur les talons sans aucune opposition, m'encule.

ENHARDIS par nos bites qui se sont raidies puisque désormais je suis, à nous revoir à l'écart des regards, du côté de l'interdit franchi et que mon âme a fait le choix de vivre les plaisirs qu'esquivait ma voix, mes doigts, en décalottant ton prépuce, frustrent mes lèvres entrouvertes et ma bouche mon anus une fois que, ta virilité fermement épanouie, presque toute, la suce.



TA bite qui s'arque entre mes doigts sans être froide et roide comme la quille que j'ai, en tapinois, taillée dans du bois, à pleine bouche je la salive tant il me tarde, agenouillé comme un officiant, de me retourner ou mieux encore de me renverser sur le séant pour que mon âme, comme une femme que le frein de la pudeur ne retient, épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules de tout ton content quand tu m'encules autant, mon ami, je crains que nos langues à se nouer dans la pâmoison d'un baiser ne nous mène à recouvrer la raison dans la romance de nous être rencontrés pour toujours nous entendre à laquelle mon âme d'enfant abandonné ne veut se laisser prendre.

DE loger ta bite dans mes fesses, depuis qu'à l'écart nous fuguons, je ne dis pas non mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon, après avoir retiré mes chaussures, mes chaussettes et mon pantalon, devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui, que mon corps, sans tricher avec une histoire d'amour qui en justifierait la raison, tremble d'être au cœur de sa condition.

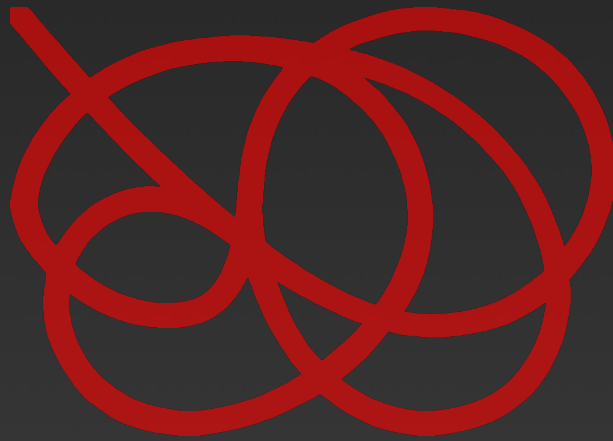


LA première fois où l'obscurité du square abrita nos caresses je ne vis pas que des hommes plus âgés que nous s'y cachaient, ce n'est que lorsque nous sommes revenus dans ce même recoin que je les entrevis et que je me suis abandonné sans délai, tant mon âme le voulait, à tes mains m'asseyant sur ta bite, rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiant, mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus, les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé, dont je me rapproche jusqu'à voir, dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur, la taille des bites qui impressionne dans un rituel où chacun donne, sans l'exprimer autrement qu'en le faisant, ce que la chair de l'autre attend..

APRÈS m'être placé, sans autre préambule, du côté de ceux qu'on encule et que de l'ombre c'est détaché le plus généreusement outillé pour satisfaire une envie que ne tempère la vigueur endurente de son vit, de tous ces hommes qui se branlent autour de moi en attendant leur tour aucun n'est venu là pour mettre le holà.

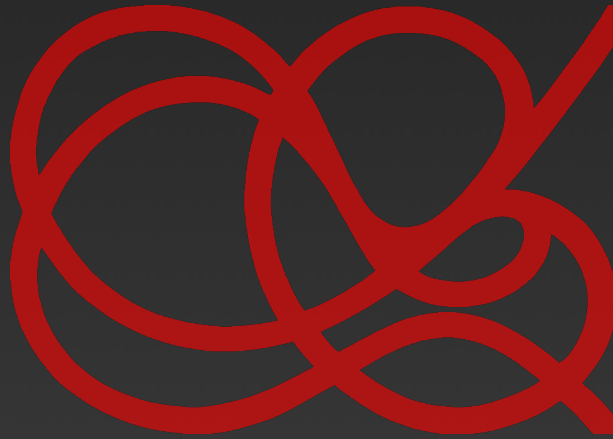
TA soif, mon âme, de consumer tes désirs sans qu'aucun mot ne soit dit, me plaque contre des inconnus m'enculant sans merci.



M'INQUIÉTERAIS-je, dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse, qu'une autre déjà se dresse pour honorer mes fesses si mon âme croyait en la belle histoire d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir que l'on se raconte dans la nuit noire avant que ne soit venu le mot plein de fiel qui rompt la lune de miel du rêve entrevu, plutôt que d'aller se fondre les fesses nues au milieu d'inconnus.

QUE mon jeune corps qui séduit de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme, soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul auquel une histoire d'amour m'aurait lié, le dois-je à la crainte de mon âme que la promesse du verbe de combler les désirs fébriles d'un fugueur indocile dans la délicatesse d'une fidélité ne soit plus fragile que le silence anonyme des caresses qui ne varie quand on honore mes fesses ?

Si mon âme ne préférerait, lors de mes rencontres avec les individus enhardis par ma jeunesse délinquante, à la broderie rimée des mots enjôleurs qui embobine la fidélité des cœurs dont l'amouraché se grise tant que ne se brise son emprise, jouer dans le silence de la dérive des sens, peut-être me serais-je attaché à l'inconnu qui, le premier, avec retenue m'a enculé au lieu d'avalier le sperme de tous sans compter.



DANS ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état, je n'ai pas choisi d'être là, je n'y choisis pas le menu de mes repas et, comme pour les vêtements dont le fripier m'affuble, je ne choisis pas non plus la taille des bites qui m'enculent.

JE ne sais plus qui m'a appris que tu étais mort sur le chemin menant à Katmandou, mais je ne suis toujours pas certain que nous parlions de la même personne, de toi A. B., mon premier amour, puisque pleure en moi le regret de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime », alors que c'était toujours vers moi que tu venais, quand tu triquais.

A. B. ta disparition n'a pas changé l'attachement que je te portais puisque, de t'attendre, déjà je le faisais quand, dans l'errance prolongée de notre enfance, plus souvent qu'à mon tour, tu m'enculais.

MON pas ne retardait sur l'allant nerveux de tes pas, A. B. lorsque nous nous pressions de retrouver le baraquement aux ferrures rouillées et la tapisserie décollée des murs fissurés car, bien avant de nous y faufiler, ta bite que crânement tu brandis alors que je m'accroupis, sans que tu ne l'aies branlée au long des rues dévalées, longue et raide comme une trique l'était déjà.



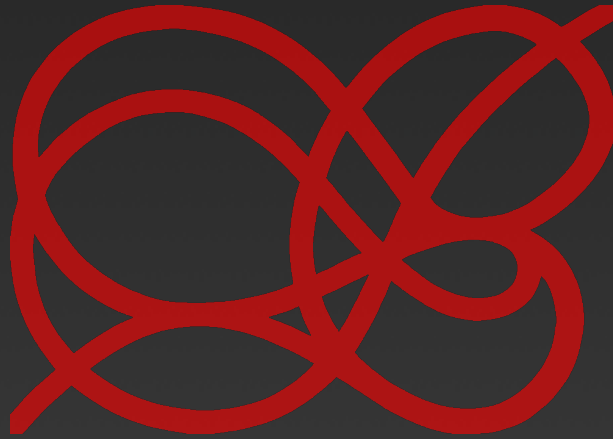
TA trique pointant telle une canne devant nous dans les rues, pour que cela ne se voit, tu la plaques contre ton ventre avec la ceinture de ton pantalon le temps que nous trouvions, sans se dire les mots grossiers de nos désirs ce qui ralentirait nos pas à renchérir, la première encoignure inoccupée par la misère des vagabonds, ô A. B. mon amant dont la bite reste, rien que pour moi, longtemps encore ferme et longue.

A. B., la nature t'ayant doté d'une bite deux fois plus longue que la mienne, c'est à moi de jouir d'être enculé.

A. B., un enfant perdu dans un coin de rue je resterais si tu ne venais me clouer, autant de fois que tu le veux, ta trique dans les fesses sans que jamais je ne craigne l'intensité voyeuse de tes yeux.

LE chaos de mon cœur qui remonte paniquer ma tête ne trouve auprès de toi, A. B., sa raison d'être que lorsque le plat de ton ventre fouette, pour de bon, le reste de pudeur de mes fesses.

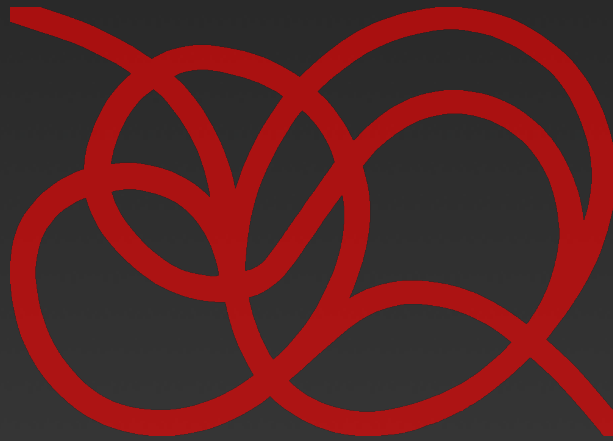
TA trique, ô A. B. mon amant, constamment je l'ai en moi, quand tu débandes dans mon cul, elle grossit dans ma tête.



A. B., te rappelles-tu du jour où nous nous sommes retrouvés associés pour les travaux d'entretiens du foyer et que, ceux-ci rapidement bâclés et n'ayant pas cherché à me cacher pour me changer et laisser passer du temps pour retrouver mon vêtement à la patère du vestiaire, sans mot dire tu m'enculas et qu'affolé par ta vigueur je t'ai supplié d'un : « plus longtemps » au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint ma taille d'homme, que je puisse suspendre ton immense corps dans le ciel je m'en étonnais chaque fois que, après m'être couché à la renverse à même le sol, tu y plaquais mes mollets de chaque côté de ma tête pour une bonne fois m'enculer.

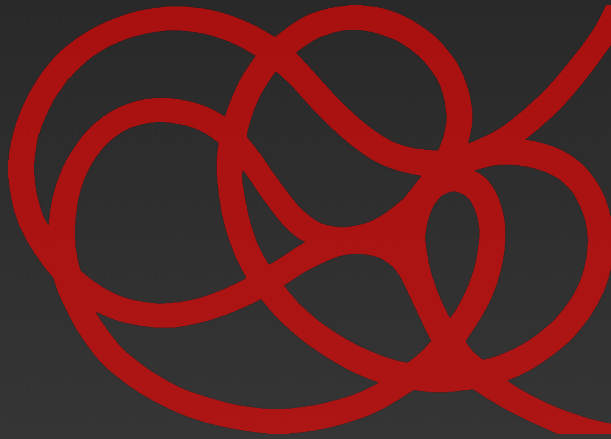
COMMENT confesser, sans me vanter, qu'empalé sur ta trique, ô A. B., plus d'une fois, les bras et les jambes en croix, j'ai fait la roue car dès lors que s'abolissaient en ta présence les protocoles et les lois de l'obéissance auxquels se plient les dociles et les serviles qui tirent un avantage à rester sage, mon âme ne craignait de franchir la barrière du langage pour s'aventurer loin de sa cage.



AVEC empressement je m'adonnais aux caresses que tu me disais aimer, A. B., et que de moi-même j'ai fini par goûter surtout quand le bout ta queue, merdeux, il l'était plus qu'un peu.

RAPIDEMENT tu te beurras un énorme sandwich pendant que je vidais mon ventre et lavais mes fesses par trop salies, t'en souviens-tu, A. B..

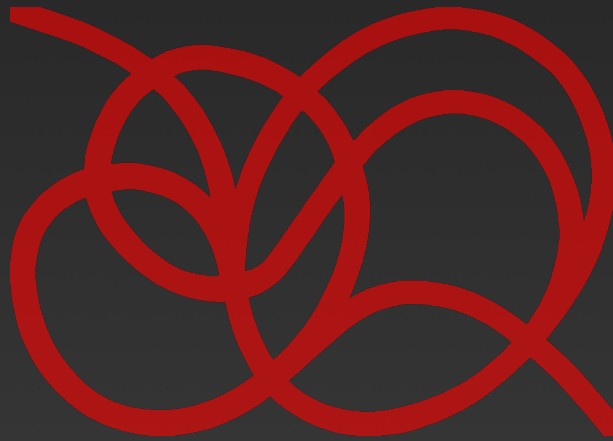
A. B., de la goule noire où me replongent mes sommeils à peine tu m'en délivres que j'enfile mes vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour rejoindre les copains qui se repassent, accroupis sur la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le robinet servant à remplir le saut à serpillier je nettoie mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant recouverte de graviers coupants.



Si, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus, mon âme ne fréquentait que les songes où de ne pas s'incarner dans le jouir vous ronge, ô chers compagnons qui se disputent le tendre que je suis, au pilori d'un désir infini, ligoté encore, je serais.

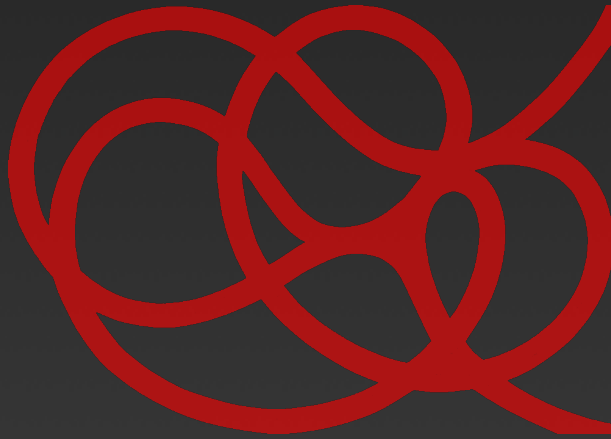
CETTE abondance d'amour que vos verges déversent, tour à tour, tous les jours si mon âme, plutôt que de la recueillir dans mon corps sans faillir, la déclamaient avec des mots qui aguichent les sens sans que le désir ne s'évanouisse dans la brièveté d'un plaisir intense, ô mes nombreux compagnons m'enculeriez-vous sitôt que, gaillardement, l'envie vous presse ?

APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que le cri d'angoisse de mourir dans la solitude de ce moment renonce à rompre le silence d'un amour infini recueilli sans jamais être trahi en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.



Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris, vous pensez contrarier mon âme en me salissant les fesses, mais c'est tout le contraire qui se produit puisque ce n'est que lorsque chacun, branlé, sucé, m'encule pour éjaculer que mon âme accède à cet amour désintéressé qui nous réunit. Ce que je vous dis là ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse puisque c'est ainsi, pour certains le jour, d'autres la nuit, qu'avec vous, je vis.

Du préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntaï une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour m'assoir près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante d'où s'élève, dans une trouée vers le ciel constellé, le remuement des premiers grands arbres, confiant que l'ombre qui s'attache à mon corps que mon attente veut voir, ne tarde.



SANS inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

MA bite raidie n'étant que le prolongement de ta verge qui me transperce jusqu'à la garde, sans toi, ô mon amant des forêts, mon corps, de nouveau, ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres dont les verges luisent comme des glaives dans la nuit des forêts mon âme multiplie les rencontres avec les amants qu'elle ne choisit pour que, dans le silence des orgies, l'amour promis soit infini, si bien qu'aux aurores, dans le filet d'un souffle devenu trop faible pour enchaîner les mots balourds d'un retour aux heures chastes du jour, je respire le repos de la mort dans la fatigue de mon corps.



Ô mes amants de la nuit des forêt dont les ombres se confondent dans l'anonymat d'une ronde pour que ne soient réfrénés, par une flétrissure de l'âge ou la disgrâce d'un visage, nos amours sans ancrage, maintenant que pleut sur moi en abondance du sperme, mon âme souffrirait si toutes vos verges me fascinant n'avaient foui mon anus vraiment.

Si, couché sur le dos, je cessais d'entrouvrir mes fesses, l'amour infini qui irradie mon âme pour autant que soit fendu sans mollesse, mon corps qui s'abandonne aux coups de bélier de vos reins, ô mes amants de tous les âges sans visage sur ma page, il me faudrait alors le conquérir, mais de quel droit, de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts où des amants se relayent pour, en l'enculant, faire de mon corps un véhicule ardent si, protégée par le chemin de ronde des mots qui isolent du monde où le plaisir pour en jouir doit s'acquérir, mon âme n'était enveloppée de l'halo intimement tendre du bonheur trouvé à ne plus attendre puisque seul l'amour qui reste promis est infini.



SANS les amants de la forêt qui se relaient sur ma page pour faire de mon corps absent, en l'enculant, un véhicule ardent, mon âme sans âge ne poursuivrait son voyage dans la nuit ininterrompue de l'amour religieusement attendu, puisque dans le puits d'encre noire du désir ne s'épuisent les orgies qui ne cessent de s'écrire sans que jamais la brièveté des orgasmes ne confine les corps qui s'embrassent dans une réduction de l'espace.

Ô mes amants de la forêt qui revenez m'enculer dans la folie des pages brulantes que j'écris chaque fois que mon âme souffre trop de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit de peur que son envol, une fois mon corps cloué au sol pour s'être abandonné à être écartelé dans une orgie sans parole, ne soit plus animé vers l'amour infini par les mots d'encre noire du démon de mes nuits.

Ô mon âme désirante qui fraie dans des poèmes de plus en plus compromettants car, dans un report infini, s'y intensifie la tentation de t'incarner dans un plaisir de la chair qui limiterait ton horizon au carré de poussière d'un cimetière, tu me tiens à l'écart des orgies dont ma plume resterait coite car dès l'instant où je jouirais, dans la nuit sauvage d'une forêt avalée par la gueule grande ouverte de la mort, d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque, je te perdrais.



à propos

Le poème “Mon âme” a été relu et modifié
à la date du lundi 12 janvier 2026

Les diptyques de “coïts” dessinés pleine page
au crayon de couleur sur papier 21x29,7
et la mise en page sont de l’auteur.

Les droits de l’auteur sont réservés.

*Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand.*

- *Pour me contacter*
- *Pour une visite de mon site internet*
- *Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements*